

NOTE D'INTENTION

À mi-chemin entre réalisme et science fiction, Petrichore incarne le basculement d'une jeune femme, Ava, d'un état d'adolescence passive à l'éveil de sa psyché d'adulte. Cette période va l'amener à se prendre en main.

Dans son groupe d'amis, construit sur un temps long, les relations peu à peu se désagrègent. Dans leur univers, tout semble beau, lisse et coloré, comme des images tout droit sorties des réseaux sociaux, où Julia, Tahli et Tom se sont appliqués à créer une vie sans souci, parfaite. Rien ne doit perturber l'équilibre, l'apparence du bonheur qui les unit. Issu d'un milieu aisé, et sensible à la mode, Tom s'habille en friperie de luxe arborant un style électrique et coloré. Tahli et Julia, plus sobres dans leur style, raffolent d'accessoires, tout en gardant des teintes saturées. Jules assume un style plus simple, mais toujours coloré. Les choix vestimentaires et décoratifs du groupe n'échappent pourtant pas à la réalité, où, à l'image de *Spring Breakers*, et de *Blade Runner*, les couleurs de fête se teintent du noir de la nuit. Ces séquences festives seront filmées de façon stable et fluide, notamment au steadycam afin de souligner le besoin de perfection du groupe.

Ava, vient d'un milieu modeste, elle tente de suivre le style vestimentaire de ses amis, en recyclant ses anciens vêtements, peu de bijoux, qui jurent avec le reste. Elle s'isole déjà, dans ces moments festifs, presque muette, invisible, comme le fantôme qu'elle décrit être : "Je n'ai jamais touché l'eau".

C'est son milieu social, sa vision d'elle-même et des autres qui fera dérailler la mécanique bien huilée du groupe. Ainsi, Ava est cadrée et mise en scène coupée par le cadre ou isolée comme un personnage des tableaux d'*Edward Hopper*. Le point de vue subjectif de la jeune fille est également utilisé dans un double enjeu : la faire disparaître de sa propre vie et faire ressentir au spectateur la violence de sa position. Dans la séquence de rupture avec le groupe dans la maison de Thali et lors des invectives de Julia par exemple, la laideur de la jeune femme en colère transparait alors directement dans les yeux du spectateur, sans le filtre du personnage d'Ava. Le passage des plans larges aux plans serrés seront traités comme des vertiges, vecteurs de malaise.

Ava vit dans sa bulle, incarnée par exemple dans un ciné fade lors de la séquence de boîte de nuit et plus généralement dans des jeux de profondeur de champs, mais aussi à travers les ambiances sonores. L'environnement auditif de ces séquences accompagnera l'image dans sa mission d'isolement : un son clair et lisse au grain presque parfait prendra le relais avec des sons d'ambiance étouffés, presque en acouphène.

Ava pendant le film se trouve souvent seule. Ces plans de transition entre sa vie familiale et religieuse et sa vie sociale sont incarnés par des plans instables, à l'image de son esprit agité. Le stress dont elle se rend victime se déploie non seulement au jeu, mais aussi grâce aux gros plans et aux sons des boxeurs ainsi que par le flot de joggers qui lui arrivent à contre sens de sa marche.

Cette femme-fantôme au corps bien vivant mue par un besoin religieux de disparaître n'hésite pas à donner plus de sang qu'il ne faudrait à la Matrice. C'est un corps de vieille femme sans être, plongé dans un environnement sec, aux couleurs chaudes et sèches, où la poussière ambiante se rapproche de celles des lieux de culte les plus anciens. Un environnement étouffant, où les objets de toutes époques se sont entassés, qui, à l'image de la maison de *The Handmaid's Tale*, est une bulle - prison de croyances et de mystères. La maison est reculée, coupée de tout autre bâtiment, comme si un voyage temporel l'avait déposée là. Dans la chambre, peu d'objets, mis à part d'épais rideaux fleuris des années 70, prodiguant une lumière feutrée, un lit sommaire, la table de chevet et le nécessaire de récolte sanguine. Dans la chambre de la matrice, les plans sont posés, ancrés comme si les cadres étaient déjà posés avant même la naissance d'Ava. La religion familiale d'Ava doit rester inconnue et mystérieuse, suffisamment floue pour représenter le poids culturel et familial de n'importe quelle croyance. Les dons sanguins d'Ava sont avant tout le symbole de l'effacement de soi pour une cause plus grande.

La mère d'Ava, quant à elle, n'a pas de corps. Elle n'apparaît qu'à travers le portable de l'héroïne, via les messages qui écrasent littéralement à l'image sa tête (début de la séquence de boîte de nuit par exemple). On n'entend jamais sa voix. Déshumanisée, elle prend dans le film une position omnisciente, impossible à éviter, dont la pression frappe Ava de plein fouet et qui complète la matrice pour en faire un personnage entier, absorbant et surplombant.

On peut alors visiter l'espace psychologique d'Ava, le lac, sans horizon, où le peu de lumière ne confère aucune couleur à l'eau et lui donne un aspect épais, comme du pétrole. Cette eau fait le lien entre l'environnement et les sensations de la jeune femme. Son esprit est eau, indéfini, insaisissable et sombre.

L'élément qui traverse tous les espaces et toutes les séquences apparaît tantôt comme dangereux, tantôt comme nécessaire. L'eau, qu'elle soit stagnante ou en mouvements, incarnée par le sang, les flots de la seine, le vin, la sueur des sportifs, accompagne Ava comme un personnage qui finit par lui faire perdre pied, littéralement. Elle prend une dimension écologique, à travers les agissements de Tom lorsqu'il jette les bouteilles dans la piscine et le domaine d'études d'Ava, une dimension religieuse, dans le sacrifice sanguin et l'avancée de la jeune femme dans l'eau, comme une purification chrétienne (baptême, déluge) ou juive (mikvé). Dans la boîte de nuit, elle se change en blessure à travers le vin qui coule... L'eau est donc partout, elle s'insère dans la mise en scène pour métaphoriser l'état psychologique

d'Ava, triste et emplie de larmes, insaisissable. Comme la matrice et la mère forment un personnage, l'eau et Ava sont également imbriquées. Ava étant eau, l'eau étant Ava.

Après que son corps ait disparu sous l'étendue liquide et noire, où le son aura été remplacé par celui du vide, Ava en resurgit pour briser la bulle qui l'entourait. Alors, le contexte de ce lac, bruissement des feuilles, clapotis de l'eau, craquements du bois, tous les sons brisent l'acouphène qui la suivait depuis le début du film. Le format de l'image, aussi, s'élargit.

Son changement d'état final est marqué par la poignée de terre sur laquelle elle s'appuie, qu'elle mélange à l'eau, qui lui permet de la rendre malléable, dont l'odeur est celle du retour à la vie, Petrichor : l'odeur de la terre après la pluie.